

Les Cahiers de médiologie 11

N ° 11 - P R E M I E R S E M E S T R E 2 0 0 1

Com \ Trans
muniquer \ mettre

Revue publiée avec le concours du
Centre National du Livre

nrf

JACQUES LECARME

Les pouvoirs d'une grande revue

On voudrait ici croiser le questionnement médiologique et l'histoire littéraire sur un phénomène significatif des années 1925-1950, à savoir la qualité exceptionnelle d'une revue, la *Nouvelle Revue Française*, que l'on verra tour à tour dirigée par Jean Paulhan, puis, en décembre 1940, par Drieu La Rochelle, sabordée par celui-ci en juillet 1943, ressuscitée en octobre 1945 par Jean-Paul Sartre, sous le titre *Les Temps Modernes*, avec le concours de Paulhan et le soutien éditorial de Gaston Gallimard.

Certes, *Les Temps modernes* vont passer du statut de revue littéraire à celui d'une revue politique au service de la révolution vers 1950, mais c'est à peu près à cette date que l'âge d'or des revues littéraires s'achève. Bien entendu, une revue littéraire engage un groupe, un réseau, une sensibilité, et c'est à bon droit qu'on a parlé d'un « esprit NRF », lequel consiste en une mystique de la littérature, directement issue de Mallarmé et de Flaubert. Mais il y a aussi des constantes individuelles : Paulhan, après la mort de Jacques Rivière, donne à la revue le plus large horizon, tout en restant intraitable sur une certaine hauteur de ton et de style ; désapprouvant la relance de la revue par Drieu, et lui refusant sa signature, il n'en compose pas moins les sommaires littéraires d'une revue beaucoup moins globalement engagée qu'on ne le croit aujourd'hui ; ayant inventé le Sartre critique littéraire avant 1939 dans la *NRF*, l'ayant introduit aux *Lettres françaises* clandestines, il figure dans le premier comité de rédaction des *Temps modernes*, et le succès de cette revue lui doit beaucoup. Il va de soi que les engagements du socialiste Paulhan, du fasciste Drieu, du social-révolutionnaire Sartre sont fort différents, mais si l'on relit *Les fleurs de Tarbes* (1941) du premier, *Le sang et l'encre* (1927) du second, *Qu'est-*

ce que la littérature (1947) du troisième, on conviendra que l'espace de la littérature et de la politique (exclue ou plus souvent incluse) est ici parfaitement figuré sur une même ligne d'horizon. Nos trois directeurs de revue – artistes de la forme même du périodique – n'auraient jamais donné leur mesure sans la conjonction d'un fondateur emblématique, André Gide, et d'un éditeur dont on ne dira jamais assez le rôle capital, Gaston Gallimard. À la fin de sa vie, en 1948, André Gide s'interrogeait sur ce qui pouvait réunir Valéry, Claudel, Proust, Suarès et lui-même, aux alentours de 1909, et il trouvait le mépris de l'actualité, le refus de l'efficacité immédiate, le choix du long terme, et s'affligeait de voir de telles vertus négligées par le Sartre des *Temps modernes*. S'il avait été plus attentif, il aurait vu des textes de Nathalie Sarraute, de Michel Leiris, de Maurice Blanchot, de Jean Genet, de Samuel Beckett, de Violette Leduc, qui ont victorieusement traversé les siècles jusqu'à nous. Peu importe : Gide énonce ici le paradoxe de la grande revue littéraire, si on veut bien appeler grande une revue qui rassemble le meilleur de la création et de la critique, et qui formule l'esprit objectif d'une époque dans une écriture saisissante, parfois insaisissable. Un périodique mensuel joue bien évidemment une fonction d'information et de communication, et ne peut rester totalement indifférent à l'actualité. Mais la littérature – qui est ici l'unique objet d'une foi plus que religieuse – n'a jamais été le média transparent d'une communication rapide : c'est le lieu d'une transmission, où le texte produit se trouve transformé, et peut-être même advenu, par l'acte de la lecture, rigoureusement individuel. L'idée même de transmission, dans la mesure où elle suppose un message émis et reçu, devrait s'effacer devant celle d'une incarnation, qui découlerait d'une lecture plurielle dans le cadre d'une secte voisinant, à l'origine, un petit millier de poètes et de lettrés. Pour la *NRF*, qui fut à l'origine une Église des Catacombes avec ses pères fondateurs, ses adversaires, plus tard, se plairont à employer le terme péjoratif de « chapelle littéraire ». C'est plutôt la métaphore de la cathédrale qui conviendrait.

Réunir le temps de la création immédiate et de la longue durée (inséparable du désir d'éternité), c'est le miracle de certaines revues que l'on réédite parfois intégralement, et à grands frais, aujourd'hui. Ce miracle n'a pu avoir lieu que dans une période précise que les historiens, trop soucieux de monographies, n'ont pas encore déterminée, mais que Régis Debray, dans l'ouvrage inaugural de 1979 qui inventait le terme de *médiologie*, nous a permis de situer. Décrivant l'histoire du pouvoir intellectuel en France, il propose la succession de trois âges, au moins comme hypothèse de travail : l'âge des professeurs, l'âge des revues, l'âge des journalistes. Or l'étude des revues du premier vingtième siècle confirme, empiriquement, cette hypothèse. En 1925, Gide, Valéry, Claudel, Valéry Larbaud, Albert Thibaudet, ont déjà gagné la partie contre deux adversaires de la *NRF*, les journalistes et les professeurs. Le journalisme, considéré comme une pratique déshonorante, n'est

toléré que dans les cas d'extrême détresse financière. De sarcastiques revues de presse, figiolées par Paulhan qui les signe Jean Guérin, visent à discréditer tous les hommes de presse et, en particulier, l'indéboulonnable critique du *Temps*, Paul Souday. Les professeurs ne sont guère aimés non plus à la *NRF*, et la Sorbonne y est franchement indésirable. L'absence de diplômés universitaires n'y est pas mal vue : André Malraux, Ramon Fernandez, Audiberti exercent un ascendant que n'auront jamais Alain, professeur de khâgne, Jean Prévost, son normalien disciple, Julien Benda, qui n'est pas professeur mais qui n'arrête pas d'enseigner une philosophie approximative. Contre l'Université, contre la presse, la *NRF*, groupe d'abord très clos, que vont ouvrir judicieusement à l'esprit européen Jacques Rivière et Jean Paulhan, défend et illustre la littérature comme valeur suprême et exclusive : ils ne doutent pas qu'elle représente à la fois la connaissance de ce monde-ci et la création d'un univers plus vrai encore. Est mise en œuvre une Sainte Trinité qui n'est pas la catholique et qui implique l'Écrivain, l'Artiste et le Saint-Esprit inspirateur des formes créées. Le littéraire, et plus généralement l'esthétique, auront toujours le pas sur le politique, l'éthique, l'idéologique, le religieux, – nullement exclus mais subordonnés à l'emprise de grands styles d'écriture. Sur ce point, Paulhan, Drieu et Sartre (du moins avant 1952) seront les bons apôtres d'André Gide, le messie de cette nouvelle mystique de l'écriture.

Une revue, c'est d'abord un imprimé périodique au format de livret plutôt que de livre, qui ne survit qu'à condition de susciter chez l'abonné une soif de lecture et d'étancher cette soif avec le bénéfice maximal de plaisir intellectuel. Le signataire de ces lignes constate qu'à la différence de Régis Debray, il n'a pas appris de ses maîtres du secondaire et du supérieur, mais de la dévoration de revues entreposées dans un grenier poussiéreux dans les années 1950, précisément de la *NRF* des années 1930 et des premières années des *Temps modernes*. C'est là qu'il a d'abord lu, avec fièvre, certains romans publiés en feuilletons, le plus souvent partiellement, tels que *La Condition humaine*, *L'été 1914*, *Rêveuse bourgeoise*, *Le Mur*, *La Chasse du matin*, *Les Voyageurs de l'impériale*, *Siloé*, etc. Aujourd'hui, un demi-siècle après, il soutient que c'est la revue collective et non le livre d'auteur qui permet la lecture la plus enchantée et la plus pénétrante. Il y a certes un paradoxe à soutenir qu'il valait mieux lire *Madame Bovary*, en 1856, dans la version écourtée de la *Revue de Paris*, de livraison en livraison, que dans l'édition intégrale et exclusive de Michel Lévy, publiée en 1857. Mais en tout état de cause, la prépublication suscite une ivresse de la découverte que la publication et les rééditions procureront moins.

Un exemple pris à la *NRF* de Paulhan et de Gaston Gallimard pourrait être révélateur. *Les Conquérants* de Malraux paraissent dans la *NRF* en cinq livraisons de mars à juillet 1928. On envie aujourd'hui les lecteurs de 1928, qui certes avaient

déjà apprécié l'intelligence aiguë de Malraux, critique et essayiste. Ils ont découvert le Malraux révolutionnaire avec cet *incipit* qui éclate dans l'ensemble assez modéré de la revue : « La grève générale est décrétée à Canton ». Et, si le mot de médiologie avait été inventé, ils auraient découvert dans le jeu de ces messages radio qui décodent les révolutions de la Chine le génie médiologique de Malraux. Dédaignant toute exposition, Malraux fait vivre une insurrection, en temps réel, au hasard de la technologie de la transmission, dans l'incertitude de l'issue et dans l'ignorance des enjeux. L'ellipse propre au récit malrucien est sans doute aggravée par les coupures supplémentaires nécessitées par la composition de la revue, mais le lecteur s'enchant de décoder acrobatiquement cette narration discontinuée, qui procède par bonds et par éclairs. Il apprécie mieux la nouveauté de cet art narratif quand il la considère dans la mosaïque des divers textes qui constituent le sommaire de la revue. Un mois de délai et de distraction, pour les lecteurs de 1928, n'était pas de trop pour assimiler cette rêverie électrique, ce champ magnétique qu'évoque chaque séquence des *Conquérants*. Le meilleur support de lecture, pour ce récit assez bref, a été probablement le feuilleton étalé sur près d'un semestre, plutôt que le volume complet de décembre 1928, publié chez Bernard Grasset dans la collection « Les Cahiers verts ». Par la suite, la transmission du texte malrucien connaîtra bien des handicaps et des distorsions. Quand Malraux lui-même, en 1948, donne une « édition définitive » et une postface, politiquement juste mais littérairement ruineuse, il désamorce les effets stimulants de son récit en le faisant entrer dans un musée imaginaire de la littérature. Aujourd'hui, il en va de mal en pis. L'édition unique en livre de poche, au lieu de laisser le texte nu à l'intelligence du lecteur (car Malraux a su toujours rendre ses lecteurs intelligents), entasse les présentations bien-pensantes, les biographies simplifiées, les cartes de la Chine, les arguties des historiens, les réserves des universitaires et les dossiers de réception... Croirait-on que Malraux est devenu inintelligible, alors que le lecteur de 1928, qui le comprenait, en savait moins sur la Chine que le citoyen surinformé de 2000 ? En fait, cet encadrement péritextuel tue chez le lecteur le désir d'entrer dans le roman, et le rend, de fait, illisible. Pour lire le vrai texte, le texte nu, il faut hanter les librairies d'occasion et courir la chance de retrouver les premières éditions des livres de poche. La revue de 1928, elle, découvre le contexte littéraire, lequel est une véritable mine d'or pour le lecteur d'aujourd'hui. On retrouve beaucoup de l'intelligence et des préoccupations de Malraux dans les chroniques de Ramon Fernandez, une réflexion parallèle sur le cinéma dans les notes de Jean Prévoist, et aussi une note de Malraux sur Sade qui éclaire fort bien *Les Conquérants*. L'attention éclectique et polychromatique d'un tel lecteur, loin de le distraire, redonne sa vraie place et ses vraies couleurs au récit de Malraux, si radicalement nouveau en 1928. Un poème de Drieu la Rochelle à Lindbergh, le vainqueur de l'Atlantique-Nord, évoque d'autres conquérants, en écho fraternel. Il ar-

rive parfois que Malraux se soit trop bien servi à cette table royale. Ainsi, tout l'épisode des disques entendus et non identifiés quant à la voix du locuteur (dans *La Condition humaine*) a-t-il été prélevé dans un texte d'Auguste Bréal, linguiste célèbre, publié sous le titre « Cheminements » dans la *NRF* du 1er avril 1928. Auguste Bréal analyse de près les phénomènes de non-reconnaissance de la voix enregistrée sur cylindres ou sur disques. Mais il fallait un Paulhan, le seul des écrivains de ce temps à être un vrai linguiste, pour accueillir un vieux maître universitaire, entre Max Jacob et André Malraux, dans un bien éclatant sommaire.

En extrapolant ce cas exemplaire, on verrait la constante principale qui réunit, au même niveau de style, les trois périodes envisagées. Il est temps d'en suggérer les variables, qui pourraient bien correspondre à l'essor et au déclin de l'institution littéraire et de la fonction symbolique du grand écrivain dans ce quart de siècle. Il y aura eu, en 1925, Gide et Claudel, avec pour challengers Morand et Giraudoux, en 1935, Malraux et Bernanos, en 1945, Camus et Sartre et, en 1950, rien que des écrivains de valeur sans importance ni autorité sociale, le seul Giono réussissant le marathon du grand écrivain, en s'adaptant aux fluctuations des modèles mythiques. Au commencement, la *NRF* de Paulhan est une *NRF* sans Paulhan, puis le rédacteur en chef signe le moins possible de textes dans sa revue. Il attire, conseille, attire les écrivains les plus divers, pour peu qu'ils ne contestent pas la primauté du langage, de la littérature ou de la poésie. Les correspondances publiées depuis (avec Suarès, Catherine Pozzi, Ponge, Audiberti, Aragon, Gide, Saint-John Perse) attestent qu'il n'y eut jamais, même à Port-Royal, un directeur de conscience aussi attentif et aussi efficace. Par rapport à la *NRF* de Gide et de Rivière, il a su ménager une certaine continuité, par exemple en laissant s'étendre le proluxe Albert Thibaudet et en retenant les pères fondateurs. Il a su recruter la meilleure équipe de jeunes critiques, avec Jean Prévost, Ramon Fernandez, Benjamin Crémieux, André Malraux, Sartre. Avec lui, la revue s'est engagée dans la vie politique, en particulier dans les problèmes du nationalisme, du communisme et du fascisme. Il veille au pluralisme, suscitant et entretenant des polémiques courtoises et des analyses subtiles. Julien Benda, un peu envahissant malgré son alacrité, a le mérite d'instaurer un débat permanent sur la position du clerc dans la guerre civile européenne. Jean Guérin, dans la rubrique « Événements », note et dénonce avec vigueur la montée de la haine antisémite en Allemagne et en Italie, mais aussi en France. On ne pourrait pas dire, cependant, que la *NRF* prenne parti pour le Front populaire ou pour la gauche. Mais Paulhan, vigilant et inlassable, fait preuve d'une équité remarquable : il assure le retour à la *NRF* d'Aragon, il refuse la prépublication de *Gilles*, où Drieu mettait plus bas que terre Aragon et Breton ; il ne cesse de retenir et de réfuter en privé les poussées antisémites de Jouhandeau ; il sait, à propos des pamphlets de Céline, laisser la parole à Gide, bien équivoque, mais la donner à Maritain, exemplaire.

En somme, Paulhan a réussi à étendre à toute une génération talentueuse le cercle de l'esprit *NRF*, sans rien céder de sa rigueur dans la partie créative de la revue, comme dans sa partie critique. Écrivain estimé de tous ses pairs, mais inconnu du grand public, Paulhan va poser dans les termes les plus nets le problème du pouvoir intellectuel, en remarquant que les auteurs exigent des pouvoirs temporels exorbitants et que les lecteurs attendent des pouvoirs spirituels surnaturels. Dans *Les Fleurs de Tarbes ou la terreur dans les lettres* (1941), il démonte la mégalomanie et la mythomanie du grand écrivain selon le mythe. Sous le nom de terreur, il analyse la haine des écrivains pour la littérature et en particulier pour la rhétorique, mais aussi toutes les formes du terrorisme en matière de langage et en matière d'idéologie. Paulhan a sans doute porté le plus loin la théorie de la pratique littéraire : il a su la condenser en paradoxes, apories, impossibilités, indécidabilités. Cette recherche a guidé la direction de la revue chez Paulhan, mais elle peut être lue comme une critique subtile de la « grandeur *NRF* », comme si la fête de la littérature était déjà finie. Les lecteurs de la *NRF* ont sûrement dû préférer, en 1935, la préface de Malraux au *Temps du mépris*, comme les lecteurs des *Temps modernes* préféreront le manifeste de Sartre à l'essai de Paulhan sur la rhétorique. Mais ce que Paulhan, toujours agaçant, révèle, c'est que pour les pouvoirs de la littérature, l'ère du soupçon est advenue.

Il vaut la peine de relire, de décembre 1940 à juillet 1943, les volumes de la *NRF* dirigés par Drieu la Rochelle, depuis que Gaston Gallimard le lui a demandé et que son ami Otto Abetz l'y a autorisé, jusqu'à la décision de saborder la revue, après des tentatives pour en faire soit une revue apolitique, couverte par les pères fondateurs, soit une revue crypto-résistante, proposée à la responsabilité de Maurice Blanchot. Pour résumer une enquête fort difficile, on dira que Drieu a effectivement pris un engagement collaborationniste et nouvel-européen, mais qu'il l'a exprimé en termes si mélancoliques et si apocalyptiques que sa prédication tourne au procès permanent de l'Allemagne victorieuse. À côté de lui, Montherlant se livre à des cabrioles néo-paganistes et Chardonne à des ronchonnements charentais. Pour l'essentiel, et avec le concours secret de Paulhan, la *NRF* reste une grande revue littéraire. L'éclectisme y est assuré, puisque Paulhan cite longuement, dans ses notes, les tirades anti-Drieu d'Aragon. Une nouvelle génération d'écrivains – Paul Gadenne, Arthur Adamov, Maurice Fombeure, Guillevic, Jean Follain, Audibert, Henri Thomas – se fait connaître, sans qu'on puisse y voir la moindre adhésion à une politique de la collaboration. Au même moment, les éditions de la *NRF* accueillent de préférence les écrivains résistants Aragon, Éluard, Camus, Sartre, c'est-à-dire ceux qui écrivent dans la presse clandestine. Certes le problème de la responsabilité et de la culpabilité de Drieu reste entier. Mais, d'un point de vue littéraire qui constitue en impératif catégorique la vie et la survie d'une grande revue litté-

raire, on retiendra les formules de Gide qui, en 1943, donne au « Bilan » de Drieu un accord nuancé. Pour Gide et pour les lecteurs de ce temps-là, l'engagement littéraire vaut moins par son objet d'élection que par son style d'écriture et d'action, le littéraire prévalant une fois de plus sur l'éthique et sur le politique. Or il lui semble que la *NRF* des années noires a su garder son honneur littéraire, et que le style de Drieu a su rester à la hauteur des grands modèles. Quand Malraux dit de Drieu qu'il est l'être le plus noble qu'il ait jamais connu, il participe sans doute d'une même idée de la chevalerie des écrivains, moines-soldats de la littérature, engagés dans des voies diverses, mais toujours au service de la *NRF*, temple de la littérature, blockhaus imprenable face aux barbares et aux Bédiens.

Contrairement à la légende entretenue par les Hussards et communément admise, Les *Temps modernes* ne sont qu'une des revues s'épanouissant à la Libération pour répondre à la grande soif de culture qui s'empare des Français. De Camus à *Combat*, de Sartre aux *Temps modernes*, d'Aragon aux *Lettres françaises*, on attend tout, et la déception sera à la mesure de cette attente. Ce qui porte Sartre et Camus au pinacle, c'est avant tout un besoin de nouveauté qui relègue Gide au Panthéon, Malraux au ministère, et Martin du Gard dans sa maison de campagne. On notera surtout que dans ses éditoriaux d'octobre et de novembre 1945, Sartre ne parle que de littérature, même s'il essaie de la concilier avec une révolution assez vague aux couleurs d'un socialisme utopique. Il s'agit toujours de « servir la littérature ». On la « socialise » discrètement en l'ouvrant au témoignage et au récit de vie, mais on ne la désacralise nullement. Après un pas vers l'hétéronomie, houspillant Flaubert et Proust, blasphémant ses propres convictions, Sartre revient vers l'autonomie, dénonçant « la nationalisation de la littérature », saluant au passage Arthur Koestler et Romain Gary. Les *Temps modernes*, dans un parfait éclectisme, vont proposer au public des Éditions Gallimard, qui les soutiennent : Francis Ponge, Jean Genet, Michel Leiris, Nathalie Sarraute, Violette Leduc, David Rousset, Samuel Beckett, Boris Vian, Simone de Beauvoir. Et quand Sartre va écrire « Qu'est-ce que la littérature ? » (son seul souci dans la revue de ces années), il va témoigner d'une immense confiance dans les pouvoirs de la littérature, d'une grande sévérité à l'égard des écrivains de la génération antérieure, et d'une foi presque naïve dans la future littérature des écrivains responsables. Cette littérature n'aura pas lieu, sans doute parce qu'elle avait déjà eu lieu dans les années 1930. Et de la littérature engagée, la revue allait passer à l'engagement sans littérature et à la dénonciation du littéraire comme vestige bourgeois. Il n'empêche : le média est plus déterminant que l'auteur. À la *NRF*, Rivière, Paulhan, Drieu avaient su engager la littérature dans l'histoire tout en en préservant l'intégrité. Sartre continue l'entreprise et son impasse est de celles que Paulhan avait magistralement décrites.